

# LECTURE À VOIX HAUTE

## Édition 2019

### « L'Amour/L'Amitié »

*En partenariat avec l'Association SUF*

Avec **Éric Cénat**, metteur en scène et comédien

## SOMMAIRE

<i>Les lésions dangereuses</i> .....	3
<i>Elle était déchaussée, elle était décoiffée</i> .....	6
<i>Sonnet</i> .....	7
<i>Chanson de Fortunio</i> .....	8
<i>Barbara</i> .....	9
<i>Les enfants qui s'aiment</i> .....	12
<i>Le jardin</i> .....	13
<i>Paris at night</i> .....	14
<i>Le tendre et dangereux visage de l'amour</i> .....	15
<i>Colloque sentimental</i> .....	16
<i>Quinze longs jours</i> .....	17
<i>Rêvé pour l'hiver</i> .....	19
<i>Roman</i> .....	20
<i>XLV</i> .....	22
<i>Je t'aime</i> .....	23
<i>A Yasmine</i> .....	24
<i>Pour le moment</i> .....	25
<i>Que serais je sans toi ?</i> .....	26
<i>Le pauvre gars</i> .....	27
<i>Ainsi tu vieilliras</i> .....	28
<i>Georgia</i> .....	29
<i>Conte de fée</i> .....	30
<i>À Philis</i> .....	31
<i>À mademoiselle</i> .....	32
<i>La nécessité d'aimer</i> .....	33
<i>Une allée du Luxembourg</i> .....	34
<i>Si tu t'imagines</i> .....	35
<i>Chanson</i> .....	37
<i>Un bon copain</i> .....	38
<i>Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis</i> .....	39
<i>Les quatre sans cou</i> .....	40
<i>Sans titre n°1</i> .....	42
<i>Sans titre n°2</i> .....	43
<i>Abri</i> .....	44
<i>Sans titre n°3</i> .....	45

## *Les lésions dangereuses*

Tu l'as donc rencontré  
Dans un pauvre bistrot  
Où tu vas le matin très tôt  
Prendre un petit café  
Il venait tous les jours  
Et toi tu as fini  
Le voyant si triste toujours  
Par le trouver gentil  
Et hier soir dans ta maison  
Tu étais gaie comme un pinson

Ses yeux  
Qui te plaisaient tant  
T'avaient caressée  
D'un regard si tendre  
Sa bouche  
Qui te plaisait tant  
T'avait dit des mots

Pleins de sentiments

Son cœur

Qui te plaisait tant

Battait doucement

Au rythme des rêves

Ses mains

Qui te plaisaient tant

Etreignaient tes mains

D'un geste enivrant

Il avait des beaux yeux

Il avait des mains fines

Une bouche bien dessinée

Il était seul et digne

Tu pensais à son cœur

Tu voulais l'éveiller

Imaginant sa pauvre vie

Tu voulais l'égayer

Mais hier soir dans sa maison

Il était gai comme un pinson

Ses yeux

Qui te plaisaient tant

Regardaient le sang

Couler sur la table

Son cœur

Qui te plaisait tant

Sonnait à coups sourds

Le glas des amants

Sa bouche

Qui te plaisait tant

Murmurait des mots

Qui te rendaient folle

Ses mains

Qui te plaisaient tant

Poussaient le couteau

Dans un ventre blanc

Il préparait des merlans

**Boris Vian**

## *Elle était déchaussée, elle était décoiffée*

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,  
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;  
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,  
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême  
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,  
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,  
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;  
Elle me regarda pour la seconde fois,  
Et la belle folâtre alors devint pensive.  
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !  
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,  
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,  
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

**Victor Hugo**

## *Sonnet*

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,

Un amour éternel en un moment conçu :

Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! J'aurai passé près d'elle inaperçu,

Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire.

Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,

N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,

Elle suit son chemin, distraite et sans entendre

Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

À l'austère devoir, pieusement fidèle,

Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle

" Quelle est donc cette femme ? " et ne comprendra pas.

**Felix Arvers**

## *Chanson de Fortunio*

Si vous croyez que je vais dire  
Qui j'ose aimer,  
Je ne saurais, pour un empire,  
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,

Et je puis, s'il lui faut ma vie,  
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée  
Nous fait souffrir,  
J'en porte l'âme déchirée

Si vous voulez,  
Que je l'adore et qu'elle est blonde  
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie  
Veut m'ordonner,  
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die  
Qui j'ose aimer,  
Et je veux mourir pour ma mie  
Sans la nommer.

**Alfred de Musset**



## *Barbara*

Rappelle-toi Barbara

Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là

Et tu marchais souriante

Épanouie ravie ruisselante

Sous la pluie

Rappelle-toi Barbara

Il pleuvait sans cesse sur Brest

Et je t'ai croisée rue de Siam

Tu souriais

Et moi je souriais de même

Rappelle-toi Barbara

Toi que je ne connaissais pas

Toi qui ne me connaissais pas

Rappelle-toi

Rappelle-toi quand même ce jour-là

N'oublie pas

Un homme sous un porche s'abritait

Et il a crié ton nom

Barbara

Et tu as couru vers lui sous la pluie  
Ruisselante ravie épanouie  
Et tu t'es jetée dans ses bras  
Rappelle-toi cela Barbara  
Et ne m'en veux pas si je te tutoie  
Je dis tu à tous ceux que j'aime  
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois  
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment  
Même si je ne les connais pas  
Rappelle-toi Barbara  
N'oublie pas  
Cette pluie sage et heureuse  
Sur ton visage heureux  
Sur cette ville heureuse  
Cette pluie sur la mer  
Sur l'arsenal  
Sur le bateau d'Ouessant  
Oh Barbara  
Quelle connerie la guerre  
Qu'es-tu devenue maintenant

Sous cette pluie de fer  
De feu d'acier de sang  
Et celui qui te serrait dans ses bras  
Amourement  
Est-il mort disparu ou bien encore vivant  
Oh Barbara  
Il pleut sans cesse sur Brest  
Comme il pleuvait avant  
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé  
C'est une pluie de deuil terrible et désolée  
Ce n'est même plus l'orage  
De fer d'acier de sang  
Tout simplement des nuages  
Qui crèvent comme des chiens  
Des chiens qui disparaissent  
Au fil de l'eau sur Brest  
Et vont pourrir au loin  
Au loin très loin de Brest  
Dont il ne reste rien.

**Jacques Prévert**

## *Les enfants qui s'aiment*

Les enfants qui s'aiment s'embrassent debout

Contre les portes de la nuit

Et les passants qui passent les désignent du doigt

Mais les enfants qui s'aiment

Ne sont là pour personne

Et c'est seulement leur ombre

Qui tremble dans la nuit

Excitant la rage des passants

Leur rage, leur mépris, leurs rires et leur envie

Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne

Ils sont ailleurs bien plus loin que la nuit

Bien plus haut que le jour

Dans l'éblouissante clarté de leur premier amour

**Jacques Prévert**

## *Le jardin*

Des milliers et des milliers d'années

Ne sauraient suffire

Pour dire

La petite seconde d'éternité

Où tu m'as embrassé

Où je t'ai embrassée

Un matin dans la lumière de l'hiver

Au parc Montsouris à Paris

À Paris

Sur la terre

La terre qui est un astre.

**Jacques Prévert**

## *Paris at night*

Trois allumettes une à une allumées dans la nuit

La première pour voir ton visage tout entier

La seconde pour voir tes yeux

La dernière pour voir ta bouche

Et l'obscurité tout entière pour me rappeler tout cela

En te serrant

Dans mes bras.

**Jacques Prévert**

## *Le tendre et dangereux visage de l'amour*

Il a Le tendre et dangereux

visage de l'amour

m'est apparu un soir

après un trop long jour

C'était peut-être un archer

avec son arc

ou bien un musicien

avec sa harpe

Je ne sais plus

Je ne sais rien

Tout ce que je sais

c'est qu'il m'a blessée

peut-être avec une flèche

peut-être avec une chanson

Tout ce que je sais

c'est qu'il m'a blessée

blessée au cœur

et pour toujours

Brûlante trop brûlante

blessure de l'amour.

**Jacques Prévert**

## *Colloque sentimental*

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

**Paul Verlaine**



## *Quinze longs jours*

Quinze longs jours encore et plus de six semaines

Déjà ! Certes, parmi les angoisses humaines

La plus dolente angoisse est celle d'être loin.

On s'écrit, on se dit que l'on s'aime ; on a soin

D'évoquer chaque jour la voix, les yeux, le geste

De l'être en qui l'on mit son bonheur, et l'on reste

Des heures à causer tout seul avec l'absent.

Mais tout ce que l'on pense et tout ce que l'on sent

Et tout ce dont on parle avec l'absent, persiste

À demeurer blafard et fidèlement triste.

Oh ! L'absence ! Le moins clément de tous les maux !

Se consoler avec des phrases et des mots,

Puiser dans l'infini morose des pensées

De quoi vous rafraîchir, espérances lassées,

Et n'en rien remonter que de fade et d'amer !

Puis voici, pénétrant et froid comme le fer,

Plus rapide que les oiseaux et que les balles

Et que le vent du sud en mer et ses rafales  
Et portant sur sa pointe aiguë un fin poison,  
Voici venir, pareil aux flèches, le soupçon  
Décoché par le Doute impur et lamentable.

Est-ce bien vrai ? Tandis qu'accoudé sur ma table  
Je lis sa lettre avec des larmes dans les yeux,  
Sa lettre, où s'étale un aveu délicieux,  
N'est-elle pas alors distraite en d'autres choses ?  
Qui sait ? Pendant qu'ici pour moi lents et moroses  
Coulent les jours, ainsi qu'un fleuve au bord flétri,  
Peut-être que sa lèvre innocente a souri ?  
Peut-être qu'elle est très joyeuse et qu'elle oublie ?

Et je relis sa lettre avec mélancolie.

**Paul Verlaine**

## *Rêvé pour l'hiver*

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose

Avec des coussins bleus.

Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose

Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,

Grimacer les ombres des soirs,

Ces monstruosités hargneuses, populace

De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...

Un petit baiser, comme une folle araignée,

Te courra par le cou...

Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,

- Et nous prendrons du temps à trouver cette bête

- Qui voyage beaucoup...

**Arthur Rimbaud**

## *Roman*

### I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.

- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

### II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

### III

- Le cœur fou robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,

Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
    Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

#### IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...  
  
- Ce soir-là..., - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

**Arthur Rimbaud**

## **XLV**

La porte du jardin donne sur la ruelle  
Et c'est là qu'un beau soir elle est apparue, elle  
De qui l'amour est clair, comme l'aube et l'azur.  
Elle m'attend. Le chat s'étire sur le mur.  
Elle m'attend. C'est le village après le steppe.  
Son sourire est léger comme une aile de guêpe.  
Elle m'attend sous la tonnelle de roseaux.  
Mon cœur est une cage où chantent mille oiseaux.  
Elle m'attend, elle regarde la pendule.  
J'arriverai dans la tiédeur du crépuscule,  
Et quand je la verrai me tendre les deux mains,  
Les roses de juillet pleuvront sur les chemins.

**Tristan Derème**

## *Je t'aime*

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'ai pas connues

Je t'aime pour tous les temps où je n'ai pas vécu

Pour l'odeur du grand large et l'odeur du pain chaud

Pour la neige qui fond pour les premières fleurs

Pour les animaux purs que l'homme n'effraie pas

Je t'aime pour aimer

Je t'aime pour toutes les femmes que je n'aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu

Sans toi je ne vois rien qu'une étendue déserte

Entre autrefois et aujourd'hui

Il y a eu toutes ces morts que j'ai franchies sur de la paille

Je n'ai pas pu percer le mur de mon miroir

Il m'a fallu apprendre mot par mot la vie

Comme on oublie

Je t'aime pour ta sagesse qui n'est pas la mienne

Pour la santé

Je t'aime contre tout ce qui n'est qu'illusion

Pour ce cœur immortel que je ne détiens pas

Tu crois être le doute et tu n'es que raison

Tu es le grand soleil qui me monte à la tête

Quand je suis sûr de moi.

**Paul Eluard**

## *A Yasmine*

Tu es mon point du jour  
mon île colorée en bleu  
ma clairière odorante

Tu es ma neige volée  
mon pétale unique  
mon faune apprivoisé

Tu es ma robe de caresses  
mon foulard de tendresse  
ma ceinture de baisers

Tes cils épis de blé  
tes gestes moulin à vent  
et l'on pétrit le rire  
dans la cuve de ta bouche

Tu es mon pain dodu  
mon nid

**Venus Khoury Ghata**



## *Pour le moment*

La vie est simple et gaie

Le soleil clair tinte avec un bruit doux

Le son des cloches s'est calmé

Ce matin la lumière traverse tout

Ma tête est une rampe allumée

Et la chambre où j'habite est enfin éclairée

Un seul rayon suffit

Un seul éclat de rire

Ma joie qui secoue la maison

Retient ceux qui voudraient mourir

Par les notes de sa chanson

Je chante faux

Ah que c'est drôle

Ma bouche ouverte à tous les vents

Lance partout des notes folles

Qui sortent je ne sais comment

Pour voler vers d'autres oreilles

Entendez je ne suis pas fou

Je ris au bas de l'escalier

Devant la grande porte ouverte

Dans le soleil éparpillé

Au mur parmi la vigne verte

Et mes bras sont tendus vers vous

C'est aujourd'hui que je vous aime

**Pierre Reverdy**

## *Que serais je sans toi ?*

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre  
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant  
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre  
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.  
J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne  
Qu'il fait jour à midi, qu'un ciel peut être bleu  
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne  
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne  
Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux  
Tu m'as pris par la main comme un amant heureux.  
Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre  
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant  
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre  
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.  
Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes  
N'est-ce pas un sanglot que la déconvenue  
Une corde brisée aux doigts du guitariste  
Et pourtant je vous dis que le bonheur existe  
Ailleurs que dans le rêve, ailleurs que dans les nues.  
Terre, terre, voici ses rades inconnues.  
Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre  
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant  
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre  
Que serais-je sans toi que ce balbutiement.

**Louis Aragon**

## *Le pauvre gars*

Il était une fois un gars si laid, si laid  
Et si bête ! Qu'aucune fille ne voulait  
Lui faire seulement l'aumône d'un sourire ;  
Or, d'avoir trop longtemps souffert l'affreux martyr  
De ne pas être aimé lorsque chante l'amour,  
Le pauvre gars s'en vint à mourir un beau jour...  
On l'emmena dormir au fond du cimetière,  
Mais, son âme, un Avril, s'échappa de la terre  
Et devint une fleur sur sa tombe, une fleur  
Qu'une fille cueillit et mit près de son cœur.

**Gaston Couté**

## *Ainsi tu vieilliras...*

Ainsi tu vieilliras loin de moi, et des peines  
Que je ne saurai pas te viendront à pas lents,  
Je ne scruterai pas les ombres de tes veines,  
Je ne compterai pas tes premiers cheveux blancs.

Au foyer inconnu dans un fauteuil antique,  
Près d'un jeune miroir tu t'assiéras, songeant,  
Et parmi la douceur des ombres domestiques,  
Tu seras grave et douce avec des mains d'argent.  
Peut-être avec regret en te voyant moins belle,

Te rappelleras-tu ta grâce et ton éclat ?  
Pour t'expliquer l'attrait de ta beauté nouvelle

Et pour te consoler je ne serai pas là.  
Je ne connaîtrai pas les meubles et les choses,  
Quels livres préférés seront alors les tiens.  
Tu chanteras des vers, tu toucheras des roses,  
Et des vers et des fleurs, moi je ne saurai rien.

Je ne percerai pas le mystère des chambres  
Où tu vivras. L'oubli gardera ta maison.  
Et quand l'âge à la fin te glacera les membres,  
Un autre pour la mort sera ton compagnon...

**Maurice Magre**

## Georgia

Je ne dors pas Georgia	et le froid et le silence et la peur Georgia
Je lance des flèches dans la nuit Georgia	je fuis Georgia
j'attends Georgia	je cours Georgia
Le feu est comme la neige Georgia	Les nuages sont bas il vont tomber Georgia
La nuit est ma voisine Georgia	j'étends les bras Georgia
J'écoute les bruits tous sans exception	je ne ferme pas les yeux Georgia
Georgia	j'appelle Georgia
je vois la fumée qui monte et qui fuit	je t'appelle Georgia
Georgia	Est-ce que tu viendras Georgia
je marche à pas de loup dans l'ombre	bientôt Georgia
Georgia	Georgia Georgia Georgia
je cours voici la rue les faubourgs Georgia	Georgia
Voici une ville qui est la même	je ne dors pas Georgia
et que je ne connais pas Georgia	je t'attends Georgia
je me hâte voici le vent Georgia	

**Philippe Soupault**

## *Conte de fée*

Il était un grand nombre de fois

Un homme qui aimait une femme

Il était un grand nombre de fois

Une femme qui aimait un homme

Il était un grand nombre de fois

Une femme et un homme

Qui n'aimaient pas celui et

celle qui les aimaient

Il était une fois

Une seule fois peut-être

Une femme et un homme

qui s'aimaient

**Robert Desnos**

## *À Philis*

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,  
Et la mer est amère, et l'amour est amer,  
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,  
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,  
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,  
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,  
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,  
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,  
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,  
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,  
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

**Pierre de Marbeuf**

## *À mademoiselle*

Oui, femme, quoi qu'on puisse dire  
Vous avez le fatal pouvoir  
De nous jeter par un sourire  
Dans l'ivresse ou le désespoir.  
Oui, deux mots, le silence même,  
Un regard distrait ou moqueur,  
Peuvent donner à qui vous aime  
Un coup de poignard dans le cœur.  
Oui, votre orgueil doit être immense,  
Car, grâce à notre lâcheté,

Rien n'égale votre puissance,  
Sinon, votre fragilité.  
Mais toute puissance sur terre  
Meurt quand l'abus en est trop grand,  
Et qui sait souffrir et se taire  
S'éloigne de vous en pleurant.  
Quel que soit le mal qu'il endure,  
Son triste sort est le plus beau.  
J'aime encore mieux notre torture  
Que votre métier de bourreau.

**Alfred de Musset**



## *La nécessité d'aimer*

Il est, dit-on, il est un âge

Où l'homme ne doit point aimer,

Où les attraits d'un beau visage

N'ont plus le droit de l'enflammer.

Serait-ce l'enfance timide

A qui l'amour ne convient pas ?

Il faut bien qu'elle aime le guide

Qui daigne conduire ses pas.

Ce n'est point à l'adolescence

Que de l'amour brûlent les feux

Qu'il faut prêcher l'indifférence ;

L'amour seul rend cet âge heureux.

Faut-il que l'âge mûr s'impose

La triste loi de fuir l'amour ?

Pour lui l'amour est une rose

Qu'il cueille au midi d'un beau jour.

C'est donc à la froide vieillesse

Que l'amour doit être interdit ?

Quelle erreur ! C'est par la tendresse,

Par l'amour qu'elle reverdit.

Ah ! Renonçons à tout système,

Que dicte une fausse raison ;

Jeune ou vieux, il faut que l'on aime :

L'amour est de toute saison.

**Michel de Cubière**

## *Une allée du Luxembourg*

Elle a passé, la jeune fille  
Vive et preste comme un oiseau  
À la main une fleur qui brille,  
À la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde  
Dont le cœur au mien répondrait,  
Qui venant dans ma nuit profonde  
D'un seul regard l'éclaircirait !

Mais non, - ma jeunesse est finie ...  
Adieu, doux rayon qui m'as lui, -  
Parfum, jeune fille, harmonie...  
Le bonheur passait, - il a fui !

**Gérard de Nerval**

## *Si tu t'imagines...*

Si tu t'imagines  
si tu t'imagines  
fillette fillette  
si tu t'imagines  
xa va xa va xa  
va durer toujours  
la saison des za  
la saison des za  
saison des amours  
ce que tu te goures  
fillette fillette  
ce que tu te goures

Si tu crois petite  
si tu crois ah ah  
que ton teint de rose  
ta taille de guêpe  
tes mignons biceps  
tes ongles d'email  
ta cuisse de nymphe  
et ton pied léger  
si tu crois petite  
xa va xa va xa va  
va durer toujours  
ce que tu te goures

fillette fillette  
ce que tu te goures

les beaux jours s'en vont  
les beaux jours de fête  
soleils et planètes  
tournent tous en rond  
mais toi ma petite  
tu marches tout droit  
vers que tu vois pas  
très sournois s'approchent  
la ride véloce  
la pesante graisse  
le menton triplé  
le muscle avachi  
allons cueille cueille  
les roses les roses  
roses de la vie  
et que leurs pétales  
soient la mer étale  
de tous les bonheurs  
allons cueille cueille  
si tu le fais pas  
ce que tu te goures  
fillette fillette  
ce que tu te goures

**Raymond Queneau**

## Chanson

Quand il est entré dans mon logis clos,  
J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre,  
L'hiver dans les doigts, l'ombre sur le dos...  
Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?  
Et je cousais, je cousais, je cousais...  
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?  
Il m'a demandé des outils à nous.  
Mes pieds ont couru, si vifs, dans la salle,  
Qu'ils semblaient, – si gais, si légers, si  
doux, -  
Deux petits oiseaux caressant la dalle.  
De-ci, de-là, j'allais, j'allais, j'allais...  
- Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?  
Il m'a demandé du beurre, du pain,  
- Ma main en l'ouvrant caressait la huche –  
Du cidre nouveau, j'allais et ma main  
Caressait les bols, la table, la cruche.  
Deux fois, dix fois, vingt fois je les  
touchais...  
- Mon cœur, qu'est-ce que tu cherchais ?  
Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi.  
J'ai parlé de tout, des poules, des chèvres,  
Du froid et du chaud, des gens, et ma voix  
En sortant de moi caressait mes lèvres...  
Et je causais, je causais, je causais...  
- Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?  
Quand il est parti, pour finir l'ourlet  
Que j'avais laissé, je me suis assise...  
L'aiguille chantait, l'aiguille volait,  
Mes doigts caressaient notre toile bise...  
Et je cousais, je cousais, je cousais...  
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

**Marie Noël**

## *Un bon copain*

Il avait le cœur sur la main

Et la cervelle dans la lune

C'était un bon copain

Il avait l'estomac dans les talons

Et les yeux dans nos yeux

C'était un triste copain

Il avait la tête à l'envers

Et le feu là où vous pensez

Mais non quoi il avait le feu au derrière

C'était un drôle de copain

Quand il prenait ses jambes à son cou

Il mettait son nez partout

C'était un charmant copain

Il avait une dent contre Etienne

A la tienne

Etienne à la tienne mon vieux

C'était un amour de copain

Il n'avait pas sa langue dans la poche

Ni la main dans la poche du voisin

Il ne pleurait jamais dans mon gilet

C'était un copain

C'était un bon copain.

**Robert Desnos**

## ***Porte Saint-Martin, Porte Saint-Denis***

Voir briller la lune à travers la voûte,  
Porte Saint-Martin,  
Porte Saint-Denis,  
Du nord vers le sud s'allonge la route,  
Porte Saint-Denis,  
Porte Saint-Martin,  
Au nord ou au sud suivre son chemin,  
Porte Saint-Denis,  
Porte Saint-Martin,  
Passer sous la voûte au petit matin,  
Porte Saint-Martin,  
Porte Saint-Denis,  
Boire un café noir avec des amis,  
Porte Saint-Martin,  
Porte Saint-Denis,  
Quand le ciel blanchit au petit matin,  
Porte Saint-Denis,  
Porte Saint-Martin,  
Dans l'aube noyer les anciens chagrins,  
Partir en chantant vers un but lointain,  
Avec nos copains, avec nos amis,  
Porte Saint-Denis,  
Porte Saint-Martin  
Par un beau soleil, par un beau matin.

**Robert Desnos**

## *Les quatre sans cou*

Ils étaient quatre qui n'avaient plus de tête,  
Quatre à qui l'on avait coupé le cou.  
On les appelait les quatre sans cou.  
Quand ils buvaient un verre,  
Au café de la place ou du boulevard,  
Les garçons n'oubliaient pas d'apporter des entonnoirs.  
Quand ils mangeaient, c'était sanglant,  
Et tous quatre chantant et sanglotant,  
Quand ils aimaient, c'était du sang.  
Quand ils couraient, c'était du vent.  
Quand ils pleuraient, c'était vivant.  
Quand ils donnaient, c'était sans regret.  
Quand ils travaillaient, c'était méchant,  
Quand ils rôdaient, c'était effrayant,  
Quand ils jouaient, c'était différent,  
Quand ils jouaient, c'était comme tout le monde,  
Comme vous et moi, vous et nous et tous les autres,  
Quand ils jouaient, c'était étonnant.  
Mais quand ils parlaient, c'était d'amour.  
Ils auraient pour un baiser  
Donné ce qui leur restait de sang.  
Leurs mains avaient des lignes sans nombre  
Qui se perdaient parmi les ombres  
Comme des rails dans la forêt.  
Quand ils s'asseyaient, c'était plus majestueux que des rois



Et les idoles se cachaient derrière leurs croix  
Quand devant elles ils passaient droits.  
On leur avait rapporté leur tête  
Plus de vingt fois, plus de cent fois,  
Les ayant retrouvés à la chasse ou dans les fêtes,  
Mais jamais ils ne voulurent reprendre  
Ces têtes où brillaient leurs yeux,  
Où les souvenirs dormaient dans leur cervelle.  
Cela ne faisait peut-être pas l'affaire  
Des chapeliers et des dentistes.  
La gaieté des uns rend les autres tristes.  
Les quatre sans cou vivent encore, c'est certain.  
J'en connais au moins un  
Et peut-être aussi les trois autres.  
Le premier, c'est Anatole,  
Le second, c'est Croquignole,  
Le troisième, c'est Barbemole,  
Le quatrième, c'est encore Anatole.  
Je les vois de moins en moins.  
Car c'est déprimant, à la fin,  
La fréquentation des gens trop malins.

**Robert Desnos**

## ***Sans titre n°1***

« Enfin j'ai trouvé le repos ! »

Disait une huître de Marène.

« Fidèle au nœud qui nous enchaîne,

Ce roc me défendra des flots :

Nous ne faisons qu'un ; je défie

Au trident de nous séparer ;

Je défie au temps d'altérer

La tendre amitié qui nous lie. »

« — L'amitié, repart un marsouin,

De sa nature est peu constante,

Quand le besoin qui la cimente

N'est pas un mutuel besoin.

À maint courtisan qui s'accroche

Après maint puissant, c'est pourquoi

Je dis : — Crains le flot qui s'approche ;

Bien que tu tiennes à la roche,

La roche ne tient pas à toi. »

***Antoine-Vincent Arnault***

## ***Sans titre n°2***

« Je préfère un bon cœur à tout l'esprit du monde,

Et d'amis à deux pieds je me passe fort bien, »

Disait certain monsieur qui vit avec son chien

Dans une retraite profonde.

« Je n'ai pas d'autre ami que lui,

Humains ; et s'il tient aujourd'hui

La place qu'en mon cœur longtemps vous occupâtes

C'est qu'il ne m'est pas démontré

Que l'on ait aussi rencontré

L'ingratitude à quatre pattes. »

***Antoine-Vincent Arnault***

## *Abri*

Dans les lignes de ta main  
Pour me plaire j'y veux voir  
Que rien ne nous sépare  
Et qu'avons même destin.  
Dans les lignes de ta main  
Je découvre en cherchant  
Les signes bienfaisants  
De ce qui me convient.  
Dans le creux de ta paume  
Où ma main se blottit  
Je retrouve mon abri  
Doux et calme. Comme un baume.

**Esther Granek**

### *Sans titre n°3*

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,

Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux,

Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,

Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;

Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.

Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,

Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes.

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,

Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.

On se brouille, on se fuit. Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,

Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,

Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain.

**Alfred de Musset**